

Kei Miller, *By the rivers of Babylon*, Roman traduit de l'anglais (Jamaïque) par Nathalie Carré. Zulma, 2017, 304 pages, 20,50 €.

Véronique Petetin

DANS **ÉTUDES** 2018/2 Février , PAGES VI À VI
ÉDITIONS **S.E.R.**

ISSN 0014-1941

DOI 10.3917/etu.4246.0122f

Date de mise en ligne : 29/01/2018

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-etudes-2018-2-page-VI?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour S.E.R..

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur cairn.info/copyright.

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

LITTÉRATURE

Charles Juliet**Gratitude***Journal IX (2004-2008).*
P.O.L., 2017, 384 pages, 19 €.

■ Ce nouveau volume du journal de Charles Juliet est empreint de « gratitude » à l'égard de la vie, et de toutes ces rencontres qui peu à peu nous façonnent et nous mettent au monde. Depuis le premier volume (*Ténèbres en terre froide*, P.O.L., 2000), ces pages dessinent comme un corps-à-corps avec la réalité humaine, avec sa propre vie comme avec celle des autres, un chemin de combats et d'affrontements qui peu à peu tend vers l'apaisement et la lumière. Des écrivains (Beckett, Mauriac, Montaigne...), des peintres (Cézanne, Soulages, Verdier ou encore Bram Van Velde...), des musiciens (Portal, Coltrane...) mais aussi des inconnus, tant d'inconnus dont la vie rejoint toute vie dans ce qu'elle a de plus simple et d'authentique, de plus violent ou d'inhumain, d'heureux ou d'incroyable. Juliet, avec une grande sensibilité et une attention à fleur de peau, met en lumière la fragilité de l'Humanité et dispose chacun à une attitude d'écoute, capable de révéler l'essentiel en ceux et celles qu'il croise ou rencontre. Une « nécessité irrépressible d'écrire, qui s'est imposée à moi, était en fait la nécessité de me connaître, mais alors je ne le savais pas », écrit-il. « J'ai toujours su que je devais adhérer au présent, mais les faits montrent qu'il m'a fallu attendre des années avant de pouvoir vivre avec tout

mon être ce à quoi j'aspirais. » Son journal fait du lecteur le témoin de sa métamorphose, transformation de son être au prix d'un travail de liberté et de vérité par l'écriture, chemin solitaire mais toujours en dialogue avec tant d'autres et avec lui-même. Une invitation pour chacun des lecteurs à se risquer sur un chemin personnel. Ce n'est pas sans efforts ni engagement de soi, mais la lumière de la vie est à ce prix.

■ Franck Delorme

Peter Handke**Essai sur le fou de champignons***Une histoire en soi.* Traduit de l'allemand (Autriche) par Pierre Deshusses. Gallimard, « Arcades », n° 113, 2017, 160 pages, 14 €.

■ Peter Handke est l'un de nos plus grands aventuriers. Mais lui-même ne cherche pas le sensationnel. Le miracle, qui aimante son écriture et qu'explore celle-ci, est celui de la *vie ordinaire*, autrement dit l'invisible pour nos yeux de touristes éphémères. Dans ce nouvel « essai » qui vient compléter son polyptyque sur notre banal quotidien (*Essai sur le lieu tranquille*, *Essai sur la journée réussie*, *Essai sur le juke-box*, *Essai sur la fatigue*), se retrouvent le souci d'exactitude, la lucide vigilance, la profonde circonspection et la sobre ironie du « noteur » du *Poids du monde*, de l'*Histoire du crayon* ou d'*À ma fenêtre le matin*. André Dhôtel avait écrit une merveilleuse fable sur *Le vrai mystère des champignons*. On ressent ici un

même absolu mystère, mais d'une autre manière : une impression faite d'étrangeté, de plus en plus insidieuse, et de malaise finement pointé d'humour, envahit le lecteur devant l'existence de ce chasseur fou de champignons, de ce mari, père de famille et avocat pourtant *bien comme il faut*. Dans son *pays où il n'arrive jamais*, mais finira par « arriver » (un peu), sa passion fabuleuse déraile en addiction infernale et contamine jusqu'à la phrase de son témoin écrivain, lui aussi chasseur improbable de ce qui fait le sens d'une vie. Soit d'un visage aimé, seul vrai miracle, seule aventure démystifiante pour nos âmes errantes, au bout de tous nos contes.

■ Yves Leclair

Sándor Márai

Dernier jour à Budapest

Traduit du hongrois
par Catherine Fay. Albin Michel,
2017, 256 pages, 19 €.

■ En 1940, huit années avant qu'il ne quitte la Hongrie pour un exil définitif, Sándor Márai fit paraître *Dernier jour à Budapest*, qu'on aurait pu traduire *Dernier jour de l'écrivain Gyula Krúdy* puisque c'est ce maître (surnommé Sindbad dans le roman), que Márai fait revivre, pour une ultime journée, à l'épilogue de sa vie. Le cadre romanesque est simple, qui commence à l'aube d'une belle journée de mai, et s'achève à la suivante. Sindbad quitte au matin sa maison d'Obuda (un quartier de Budapest), sa

femme et sa fille, avec la promesse de rapporter le soir les soixante *pengös* qui manquent pour acheter une jolie robe à la petite Zsoka. Mais rien, dès le début, ne se passe comme prévu... Le voilà embarqué dans un fiacre improbable qui l'entraîne, le long du vieux Danube, vers tous les lieux qu'il a hantés autrefois (le bain turc, le café Chicago et sa faune littéraire, la taverne London...) et l'éloigne d'autant de sa promesse de l'aube. D'étape en étape, c'est tout un monde et une vie qui ressuscitent, le temps de comprendre que ce monde et cette vie d'avant ont en partie disparu, « que quelque chose touchait à sa fin, une certaine vie, une certaine façon de vivre, ou peut-être la vie même ». C'est la magie de ce roman de faire revivre, une dernière fois, tout un passé révolu (quand la Hongrie avait une âme et que la littérature était une patrie) qui se dissout et se réfugie derrière les roues d'un vieux fiacre, dans la lumière du soleil. On ne racontera pas la fin de ce roman (quelle est-elle d'abord ?), qu'on referme, comme son héros Sindbad, les yeux clos remplis de songes.

■ Dominique Cupillard

Magda Szabó

Abigaël

Traduit du hongrois par Chantal Philippe. Éditions Viviane-Hamy,
2017, 420 pages, 22 €.

■ *Abigaël*, publié en 1970 en Hongrie, est traduit en français à l'occasion du centenaire de la naissance de son auteure, décé-

dée en 2007. Ce roman initiatique déploie, pour la plus grande joie du lecteur, tout le talent de conteuse de Magda Szabó. Gina, une jeune fille choyée par sa famille, fait soudain l'expérience de la vie collective d'un pensionnat de jeunes filles au règlement très strict, aux enfantillages aussi dérisoires que cocasses. Tour à tour, les situations font de Gina une adolescente pleine de maturité ou une enfant gâtée, aussi fermée que son entourage. L'écriture nous plonge dans le personnage avec une grande finesse et une réelle gourmandise, tout en tenant solidement une intrigue enjouée et pleine de rebondissements. Un très bon moment de lecture, avec sa galerie colorée de caractères et de situations qui vous donneront envie de partager ce roman et... le dur secret dont Gina se doit d'être la gardienne !

■ Pascal Sevez

Colson Whitehead

Underground Railroad

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Serge Chauvin. Albin Michel,
« Terres d'Amériques »,
2017, 416 pages, 22,90 €.
Prix Pulitzer 2017.

■ Le chemin de fer souterrain. Le réseau clandestin d'aide aux esclaves en fuite. À de multiples reprises, le lecteur est saisi par le chemin (en effet) parcouru par les personnages (ou plutôt certains d'entre eux) des ténèbres de

l'esclavage à la liberté. Ce roman passe d'abord par la gare de l'Histoire (*History*) et de l'une de ses pages les plus sombres : « la fondation illégitime du Sud » (Édouard Glissant), puis par celle de l'histoire (*story*) de quelques personnages emblématiques, comme celle de Cora, une esclave, qui échappe par deux fois à la barbarie sudiste pour atteindre enfin le nord du pays. Un style puissant et une technique narrative qui, comme les rails de la voie ferrée, font coexister des desseins et des destins différents mais orientés vers une même fin : (re)devenir un être humain. L'auteur démonte les rouages du système de terreur qui enchaîne esclaves et affranchis, et met en scène les mains invisibles qui, tout à la fois, construisent un chemin de fer dans la montagne et le pouvoir qui transforme des êtres humains en « propriété ». Il décrit la peur des représailles et la violence punitive contre laquelle on essaie de porter de l'aide aux fugitifs, ou même contre les planteurs qui se montrent « trop » cléments envers leurs esclaves. Enfin, il propose une exploration de l'enfermement intérieur, cette crainte d'être repris qui hante Cora et ses semblables : une autre prison. C'est une œuvre magistrale aux accents prophétiques qui décrit la logique implacable du mal, une économie que l'on reverra à l'œuvre au XX^e siècle. Or, comme le XXI^e siècle le découvre déjà, le train sifflera trois fois.

■ Marie Liénard-Yeterian

Kei Miller

By the rivers of Babylon

Roman traduit de l'anglais (Jamaïque) par Nathalie Carré.
Zulma, 2017, 304 pages, 20,50 €.

■ Quel bonheur de lecture que ce roman au titre mythique ! « *By the rivers* » (psaume de David devenu le chant fondateur des rastafariens) : c'est-à-dire à côté, toujours, sur les côtés, comme l'est Augustown, village pauvre et à peine imaginaire situé en Jamaïque, que surplombent bien sûr des collines réservées aux riches blancs. « Et que jamais la lame du rasoir ne passe sur ta tête » : fière de son appartenance à cette parole, la famille entière de Ma Taffy, vieille femme aveugle et cheffe incontestée, sa nièce Gina et son neveu Kaïa, vivent en *dreadlocks* et fument des joints pour résister à l'oppression anglaise et à son lot de racisme et d'humiliations. Au sein du récit principal qui tient en une journée, celle de « l'autoclapse » (l'apocalypse, dans le parler jamaïcain), se déploient d'autres récits : contes de Taffy qui narre les vies des habitants d'Augustown, récits d'une narratrice dont l'identité n'est révélée qu'à la fin, tragique, de l'histoire. Comme les personnages qu'il met en scène, des prédicateurs volants cherchant simplement à donner de l'espoir aux laissés-pour-compte, le récit prend peu à peu son envol. Le roman, qui émet au départ par la force poétique de son écriture et par l'adresse faite aux lecteurs, pris à témoin de la véracité des mots,

sinon des faits, se met ensuite à tourner par la structure en spirale que lui invente l'auteur : les choses et les êtres reviennent à la même place, mais un peu plus loin, comme Miss G. qui retourne sur les lieux de son amour perdu, ou Madame G. qui enlace l'enfant dont elle ne sait pas, mais devine, qu'il est son petit-fils. Inspiré par les mots de deux poètes, Ishion Hutchinson et Kamau Brathwaite, Kei Miller nous offre ici un admirable roman.

■ Véronique Petetin

**Caroline Boidé
et Vénus Khoury-Ghata**

Kaddish pour l'enfant à naître

Bruno-Doucey, « Soleil noir »,
2017, 88 pages, 14 €.

■ On se souvient du *Kaddish pour l'enfant qui ne naîtra pas* du Hongrois Imre Kertész (Actes Sud, 1995), rescapé des camps de la mort. La jeune Caroline Boidé offre une autre issue : bouleversée par l'attentat du Bataclan, alors qu'elle porte en elle une petite fille, elle laisse sa prière-poème se déployer pour la vie. La préface éclairante de Murielle Szac souligne la transmission qui se fait entre Vénus Khoury-Ghata, la poète et romancière libanaise, et la jeune juive d'Algérie qui pourrait être sa fille, et qui donne lieu à cet ensemble poétique peu banal où des poèmes érotiques de la première, écrits il y a une trentaine d'années et restés inédits,

encadrent l'épanchement maternel de la seconde. Au cœur de cette tendresse prend place un des poèmes les plus forts, où la poétesse espère sauver de l'oubli le jeune homme fauché à Paris en novembre 2015, avec des mots puissamment évocateurs : « Vautours rôdant autour de la fosse / Kalachnikovs dressés comme des phallus hideux avant un viol / Tonnerre de balles et océan de sang / Mais croyez-vous sérieusement que je sois mort ? » Les deux femmes se rejoignent dans l'ouverture au présent tendu vers l'à-venir, la célébration d'un amour fou, dépourvu de possessivité. À l'injonction de Khoury-Ghata : « Ferme le jour / fais taire ton corps et le feu / qu'ils deviennent zone d'ombre / Un enfant nous regarde à travers l'été » répondent ces vers : « Du haut de ton petit corps, tu le devines déjà que la vie est taillée pour toi / Alors coupe, Amour, où ça te chante. » Ces écritures inscrivent dans le temps des hommes et des femmes d'aujourd'hui et de toujours une mélodie poignante et roborative.

■ Colette Nys-Mazure

Léon Bloy

Essais et pamphlets

Édition établie et présentée par Maxence Caron. Préface d'Augustin Laffay. Robert Laffont, « Bouquins », 2017, 1 600 pages, 34 €.

■ Parmi les nombreuses parutions qui ont salué le centenaire de la mort

de Léon Bloy (1846-1917), celle-ci déçoit, en raison du piètre apport des notes et notices introductives, parues sans relecture, dans une prose hallucinée. La préface d'Augustin Laffay, moins aveuglée, sauve heureusement la mise. Il est clair que Bloy ne laisse pas indifférent : on adhère ou non. C'était vrai à son époque qui le mit en quarantaine, et cela le reste aujourd'hui pour le même motif : le bonhomme dérange. Et, du point de vue de la littérature, il lessive son lecteur. Il le savait lui-même, le revendique autant qu'il le subit : être le prophète d'un Christ pauvre et des pauvres dans un monde d'athées et de bourgeois chrétiens n'est pas une sinécure. La coalition est coriace. On y laisse sa peau, on y perd sa charité, on pourrait y laisser son espérance. Bloy, témoin de tant d'épreuves et d'injustices, qui le suppliciaient comme une victime, a été sauvé par sa foi et quelques êtres d'exception qu'il a convertis lui-même (dont ses filleuls Jacques et Raïssa Maritain), mais surtout par son intuition que tout ce qui arrive ici-bas, ou nous arrive, est le symbole d'une révélation, et s'inscrit secrètement dans un plan divin. Pour lui, Christophe Colomb, Jeanne d'Arc, Napoléon, la vierge de la Salette, les pauvres, les juifs (il faut lire « Le salut par les juifs ») mais aussi Paul Bourget et Émile Zola... concourent tous à l'avènement de la fin, qu'il aura attendu toute sa vie comme un enragé. Signalons aussi *Jeanne et Léon Bloy*, de Natacha Galpérine, arrière-petite-fille de l'écrivain (Cerf, 2017).

■ Dominique Cupillard

Yves Leclair

Ainsi parlait Léon Bloy

Dits et maximes de vie. Sélection et présentation d'Yves Leclair. Arfuyen, « Ainsi parlait », n° 11, 2017, 176 pages, 13 €.

■ Léon Bloy : bien souvent, on le connaît pour ses colères, pour ses prophéties, pour son style « énorme », à la verve légendaire. Mais que cette face séduise ou irrite, il ne faut pas se méprendre : comme le rappelle d'emblée Yves Leclair, au seuil de cette anthologie, Bloy est d'abord un homme intérieur, un homme de prière et de pleurs, un homme pauvre par abondance spirituelle. La colère, les envolées prophétiques, les combats dans le siècle, cette attestation de Dieu sur Terre n'ont pas eu d'autre terreau que cette intense, dense, endurente, terreuse rumination et manducation spirituelles. Leclair a fait moisson, au fil de l'œuvre de Bloy – journal, essais, romans – de ces trouées, de ces fulgurances, ces « moments où son langage [...] semblait exprimer notre chute du paradis et un fou désir de rédemption ». L'effet de ce recueil est d'arracher aux envolées bloyennes des bribes de folie et de gloire, comme des arrêts sur image. Voilà une juste entrée dans l'œuvre, à la bonne hauteur spirituelle, et, pour les familiers du « chevalier d'un siècle sans chevalerie », la possibilité d'y revenir avec un œil d'enfant.

■ Franck Damour

A R T

Christophe Looten

Johannes Brahms par ses lettres

Traduit de l'allemand, présenté et commenté par Christophe Looten. Actes Sud, 2017, 496 pages, 23,90 €.

■ Fidèles à leur ligne éditoriale originale et précise, les éditions Actes Sud publient un ouvrage très intéressant sur l'immense compositeur Johannes Brahms (1833-1897), éminent chantre du Romantisme allemand, dont les aspects biographiques demeurent souvent méconnus. Ce pourrait être l'une des conséquences de l'absence étonnante de traduction française de ses lettres, objets ô combien d'importance pour aller à la fois au-delà des œuvres et en pénétrer l'univers. Si l'on emploie ici le terme d'ouvrage volontairement, s'agissant d'une anthologie, c'est que la composition et le choix parmi les quelque sept mille lettres induisent de vrais partis pris, comme leur organisation sous la forme de chapitres thématiques. Cet important travail a été réalisé par Christophe Looten. La relation si forte du musicien à Clara, femme de Robert Schumann, dont on n'a pas encore su à quelle échelle la mesurer aujourd'hui, évolue au fur et à mesure de la chronologie, et impressionne par son lyrisme. On apprend par ailleurs que le compositeur, reconnu pour sa musique de chambre et son œuvre symphonique magistrale, recherchait un livret pour écrire un opéra, que l'on attend toujours ! Tout aussi

intéressants demeurent ce curieux échange entre le jeune Johannes Brahms et Richard Wagner, déjà sur son Olympe, lui réclamant indûment un de ses manuscrits, et le combat rhétorique du jeune compositeur pour faire accepter ses œuvres par son éditeur. Même si l'on sait que cet ouvrage n'est pas un roman épistolaire, une petite réserve, malgré tout, pourrait être cette frustration à n'avoir pas accès suffisamment, pour s'offrir un savoureux ping-pong intellectuel, aux réponses, et réactions appelées par la plume du musicien, et réciproquement. Il nous plaît d'imaginer que le travail sérieux de Looten sonnera comme une invitation à approfondir le sujet.

■ Florent Albrecht

HISTOIRE

Jean-Paul Demoule

Les dix millénaires oubliés qui ont fait l'Histoire

Quand on inventa l'agriculture, la guerre et les chefs. Fayard, 2017, 320 pages, 20,90 €.

■ « Et surtout, l'archéologie montre qu'une bonne partie de ce qui compose notre monde actuel, les villes, les chefs, les nations, les guerres, les dieux, et qui nous semble aller de soi, a en fait une histoire et que cette histoire n'était pas forcément la seule qui aurait été possible... » Cette phrase résume parfaitement le propos de Jean-Paul Demoule, archéologue et professeur émérite, et cela suffit seul à justifier la lec-

ture de ce livre roboratif. Car, sinon à rendre exotique ce qui paraît si évident et familier, à rendre autre ce qui semble être nôtre, à quoi sert l'Histoire? À rebours d'un déterminisme plus ou moins rampant de nos jours, notamment lorsqu'il s'agit d'expliquer le développement des sociétés par celui des technologies, c'est avec bonheur que nous voyons remise en question la route du progrès qui irait glorieusement (ou piteusement, c'est selon) de la révolution néolithique à celle du numérique. En une dizaine de chapitres autour de questions fausement naïves (qui a inventé l'agriculture, les dieux, les chefs, Dieu, la guerre, etc., etc.), dans une langue claire, initiant régulièrement aux débats historiographiques, avec un appareil didactique (index, cartes, glossaire) fort pertinent, l'auteur nous fait heureusement faire (même si on ne peut pas être d'accord avec toutes ses appréciations, notamment du rôle des monothéismes dans l'Histoire, mais cela fait partie aussi du plaisir de la lecture) un tour de propriétaire des possessions de l'archéologue, riche de ce que lui a appris la fréquentation de ces *Homo*, si loin, si proches.

■ Franck Damour

Michel Zink

L'humiliation, le Moyen Âge et nous

Albin Michel, 2017, 272 pages, 20 €.

■ Dans cet ouvrage, l'auteur, alliant au propos historique une

analyse d'anthropologie culturelle, guide son lecteur à travers la littérature du Moyen Âge occidental français sur un parcours poétique original. À l'aide d'exemples allant de Rutebeuf (mort en 1285) à François Villon (mort en 1463), il s'arrête à la notion d'humiliation et à ses ambiguïtés. Dans une première partie, il propose une réflexion sur la pensée chrétienne du Moyen Âge qui, par exemple avec François d'Assise, a fait de l'humilité une vertu et donné une valeur paradoxale à l'humiliation en lui donnant pour clé la passion et la crucifixion du Christ. Par une inversion des valeurs, l'humiliation de l'Humilié se transforme en gloire de l'humilité. Dans un second temps, Michel Zink décrit de nombreuses figures d'humiliés : celles des fous d'amour et de Dieu ; celles des pauvres et des malades ; celles des paysans maltraités et des chevaliers déchus qui, comme Lancelot, ont pris place sur une charrette d'infamie. Aujourd'hui, la féodalité et la chevalerie ont disparu, et la société ne voit plus dans le christianisme la mesure et le sens de toute chose. Mais l'ambivalence de l'humiliation demeure et nous ne condamnons pas l'humilié. C'est au contraire à lui que, spontanément, nous nous identifions. Sans hésitation, nous faisons nôtre sur ce point la tradition judéo-chrétienne. Ce livre nous y aide. Il nous ramène à nous-même. C'est bien le Moyen Âge et nous.

■ Philippe Lécrivain

Andrea Wulf

L'invention de la nature

Les aventures d'Alexander von Humboldt. Traduit de l'anglais (Royaume-Uni) par Florence Hertz. Noir sur blanc, 2017, 624 pages, 28 €.

■ Explorateur infatigable, savant universel, presque aussi célèbre de son temps que Napoléon, Alexander von Humboldt (1769-1859) mérite d'être redécouvert. Andrea Wulf propose une copieuse biographie de cette personnalité hors pair, abondamment documentée (citations, cartes, dessins d'époque) mais très accessible. Le récit de l'exploration aventureuse de Humboldt en Amérique latine permet de le voir sur le terrain, toujours avide d'en savoir plus. Il entreprend d'escalader les plus hautes montagnes pour voir le monde « de haut » et le comprendre dans sa globalité. À l'encontre d'une science qui tend à se spécialiser, Humboldt veut tout embrasser car, pour lui, la nature est un tout organique, comme il l'a exposé dans son volumineux *Cosmos. Essai d'une description physique du monde* (1847-1859) en cinq tomes. De plus, l'évolution de la nature est connectée à celle de l'Humanité. De nombreux correspondants attestent de son désir de tout mettre en relation : son amitié pour Goethe et Schiller, sa proximité avec Schelling, ses échanges avec Jefferson et Bolívar, ses voyages qui lui font rencontrer toute l'élite scientifique de son temps. L'ouvrage enrichit le

parcours de vie par le portrait de personnalités qu'il a influencées : Darwin, Thoreau, Haeckel, Muir... L'auteure s'efforce de montrer en quoi cet esprit encyclopédique, plus proche du romantisme que du rationalisme des Lumières, est un précurseur de la vision écologique du monde.

■ François Euvé

Hervé Bourges

Dictionnaire amoureux de l'Afrique

Plon, 2017, 880 pages, 25 €.

■ L'auteur livre dans ce *Dictionnaire amoureux de l'Afrique* sa vision du continent : « une référence, une humanité en marche ». Ni afro-optimiste, ni afro-pessimiste, il nous entraîne sur les routes politiques, culturelles, sociales, historiques, sportives, à l'aide d'un fil conducteur : « L'Afrique ne rentre pas toujours dans nos cadres, il faut faire l'effort de penser autrement pour la comprendre. » Les biographies d'hommes politiques font revivre au lecteur l'histoire de l'Afrique des Indépendances à nos jours et ce, de façon renouvelée, l'auteur ayant connu personnellement plusieurs d'entre eux. L'originalité de l'ouvrage est certainement à découvrir dans les notices à caractère social et culturel : les pages sur le Festival panafricain du cinéma de Ouagadougou (Burkina Faso) donnent à l'auteur l'opportunité

d'évoquer l'effervescence actuelle du cinéma africain ; la notice sur les supermarchés conduit le lecteur à s'interroger sur la croissance économique de l'Afrique des dix dernières années. Thème transversal, la géopolitique fait l'objet de plusieurs notices ; avec la « Françafrique » bien sûr, mais surtout avec la « Chinafrique » et les nouvelles routes de la soie : soixante milliards de dollars d'aide financière, un million de travailleurs chinois. La géopolitique, c'est aussi France 24 ou encore la francophonie. De même, les nouvelles technologies de l'information font l'objet de plusieurs occurrences : on découvre que l'Afrique est déjà pionnière dans le domaine du paiement bancaire sans contact avec 52 % des transactions mondiales effectuées *via* un téléphone portable. Ni bilan exhaustif, ni livre de souvenir, ce dictionnaire donne l'image d'une Afrique riche de valeurs universelles, annonçant, faits et chiffres à l'appui, des lendemains meilleurs pour ce continent.

■ Patrick Gallaud

François Bougon

Dans la tête de Xi Jinping

Solin – Actes Sud, 2017, 224 pages, 19 €.

■ Réélu en octobre 2017 à la tête du Parti communiste chinois pour un mandat de cinq ans, Xi Jinping affronte un incroyable défi : faire évoluer son pays, le plus peuplé au

monde, vers une société de bien-être, avec un minimum de cahots. Pour y parvenir, il entend exercer tous les pouvoirs, grâce au centralisme « démocratique » en vigueur chez les marxistes-léninistes. Il lui faut dompter les courants révisionnistes qui pourraient émerger au sein du Parti, centre nerveux et colonne vertébrale du système, et enrayer toute aspiration démocratique au sein de la société civile. Adepte de l'économie de marché, de la pensée maoïste et de la tradition confucianiste, cet homme de synthèse équilibre les contraires avec une poigne de fer. C'est ce dirigeant hors-norme que François Bougon aide à mieux connaître dans un essai vivant et bien documenté. Ancien correspondant de l'agence France-Presse à Pékin, il s'appuie sur des discours du numéro un chinois mais aussi sur des instruments de propagande – séries télévisées, documentaires, propos d'intellectuels – pour dépeindre la vision d'un homme ayant embrassé dans sa jeunesse la cause de son peuple, qu'il entend mener au premier rang mondial. La Chine, selon Xi Jinping, est une civilisation exceptionnelle, qui n'a rien à emprunter aux valeurs universelles – qu'il tient pour simplement européennes ou américaines. Dans sa conclusion, on sent Bougon un peu déstabilisé par la force de sa propre démonstration : se pourrait-il que Xi Jinping réussisse, alors que tant de forces économiques, géopolitiques et culturelles menacent de le faire dérailler ?

■ Jean-Christophe Ploquin

Nick Bostrom

Superintelligence

Dangers, chemins, stratégies.
Dunod, « Quai des sciences »,
2017, 496 pages, 28 €.

■ Voici la traduction française d'un livre qui a provoqué, il y a trois ans déjà, un écho international : l'auteur, professeur de philosophie rattaché à un centre de recherche de l'Université d'Oxford, a exposé ses théories à la fois dans les médias et dans de hauts lieux académiques ou institutionnels, comme l'Onu. Il est à l'origine d'une lettre ouverte, signée entre autres par Bill Gates ou Stephen Hawking, qui appelait à anticiper les risques selon lui avérés de la disparition de l'Humanité du fait du développement d'une intelligence artificielle (IA). Elle en viendrait en effet inévitablement à créer un « singleton », un empire au sein duquel les humains n'auraient guère de place à tenir. Autant de raisons d'ouvrir ce livre, mais de le refermer avec une question : comment un tel ouvrage a-t-il pu être pris avec autant de sérieux par autant de personnes ? En effet, Nick Bostrom spéculait avec brio sur la possibilité d'une telle intelligence, qu'il voit émerger au plus tard à la fin du siècle, sur ses formes et les moyens de la réguler, de la garder sous contrôle. Mais la plupart de ces pages font penser à la production (bien plus amusante à lire) de la science-fiction la plus courante, l'académisme pompeux en plus (mais sans les fondements scientifiques évidemment). Bostrom

développe surtout une thèse bien particulière: l'apparition d'une IA constitue un « risque existentiel » dont la nature radicale et inédite rend toutes nos ressources éthiques et politiques inopérantes. À ses yeux, l'humanité que nous connaissons est d'ores et déjà dépassée: il nous reste à nous adapter, en renonçant à tout ce qui a fait notre histoire. Faut-il préciser que Bostrom a été un des principaux théoriciens du transhumanisme? Et si, plus que dans la longue suite de théorisations, la fascination exercée par ce livre tenait dans cet acquiescement à la fin de l'homme?

■ Franck Damour

PHILOSOPHIE

Jean-Louis Chrétien

Fragilité

Minuit, « Paradoxe »,
2017, 272 pages, 25 €.

■ Après avoir donné un essai sur la *Fatigue* (Minuit, 1996) et un autre sur la *joie spacieuse* (*Essai sur la dilatation*, Minuit, 2007), Jean-Louis Chrétien met son intarissable érudition, ses subtilités de penseur et ses talents d'écrivain à nous instruire sur la *fragilité*. D'emblée, il distingue fragilité et vulnérabilité: nous sommes par naissance et par essence fragiles, susceptibles de failles, de nous briser. De la matière (le verre, l'argile, la bulle de savon...) à l'homme dès ses premiers vagissements (et la fragilité est quasi définitionnelle de notre condition), en

passant par les ruines, tout semble frappé par son sceau. Tout est suspendu à la possibilité de connaître la brisure inscrite dans l'éphémère architecture de toute chose: le vase, comme les os, comme la vie, comme les monuments apparemment les plus immortels. Certes, les hommes sont vulnérables mais la fragilité renvoie à une possibilité plus fondamentale d'être fracturé. Le verre n'a pas de durée assignée *a priori*, une mauvaise rencontre, un coup du sort et le voilà en éclats. « L'oubli de la fragilité est le prélude de la catastrophe »; les philosophes commencèrent tôt à l'oublier, lui préférant la faiblesse (l'asthénie des Grecs). Chrétien laboure avec infinie patience, outre les champs de la littérature, ceux de la théologie et de la philosophie. Il poursuit avec ce livre une œuvre dont la cohérence se révèle au cours de recherches suspendues au fil tenu de la voix: « C'est donc la fragilité seule qui forme la demeure de l'impérissable dans le monde. Seule la barque fragile de la voix humaine peut jeter son ancre dans le ciel. »

■ Francis Wybrands

Stéphane Floccari

Nietzsche et le nouvel an

Encre marine, 2017,
238 pages, 17,50 €.

■ En serrant de près la biographie de Nietzsche à partir d'une riche correspondance, Stéphane Floccari fait saisir à quel point

sa pensée philosophique respire au rythme même de sa vie, et combien chaque nouvelle année s'avère de ce point de vue décisive. L'auteur cadre son propos dans une réflexion liminaire sur l'histoire et le sens des vœux de Noël et de fin d'année pour, au-delà d'une pratique rituelle et conventionnelle, leur donner une portée philosophique comme retour sur soi et volonté de renouvellement. Il montre alors combien Nietzsche goûtait et attendait ces moments, dans l'enfance, l'adolescence et après, jusqu'en 1869, année de ses 25 ans, où janvier le verra « suffoqué de bonheur », lorsqu'il apprend de surcroît sa nomination comme professeur à l'Université. Mais les années qui suivent amorcent une lente descente aux enfers, et quasiment chaque année nouvelle sera vécue comme une épreuve, marquée par la maladie et l'isolement, jusqu'à l'effondrement mental de 1889. Toutefois la période 1881-1882 fait exception. L'été 1881 voit surgir ce que Nietzsche dit être « sa pensée la plus pure », « l'éternel retour » ; et janvier 1882 illumine son existence d'un éclat méditerranéen, correspondant à une amélioration soudaine, mais éphémère, de son état. De ce moment date le texte qui ouvre la quatrième partie du *Gai Savoir* : « Pour le nouvel an ». Floccari entreprend alors un déchiffrement minutieux de ce passage magnifique, où Nietzsche dit son désir de n'être désormais que « pure adhésion » à la nécessité des choses, essentiellement attentif à la Beauté qu'elle exprime. Ce livre

alerte et singulier saura, n'en doutons pas, captiver tous ses lecteurs, et pas seulement les connaisseurs du philosophe.

■ Gildas Labey

Francis Wolff

Trois utopies contemporaines

Fayard, 2017, 184 pages, 17 €.

■ Cet ouvrage, résolument intempestif, redit que l'humain n'est ni dieu ni bête. Si toute utopie se définit à l'égard du mal qu'elle veut chasser, l'auteur identifie trois maux – le corps mortel, la souffrance animale, l'humain sans droits – auxquels répondent respectivement trois utopies : le transhumanisme, l'animalisme et le cosmopolitisme. Mais il ne veut en rien céder à ceux qui rongent la frontière de l'humain et de la machine pour s'affranchir du corps mortel au nom de l'idée que « tout est information » génétique ou informatique. Telle est la pauvreté relationnelle de l'utopie transhumaniste, riche en soutiens industriels. L'auteur ne veut pas plus céder à ceux qui se proposent d'abattre les frontières entre l'humain et l'animal au nom du primat de la sensibilité, faisant de l'humain un animal comme les autres et de l'animal une personne. Il conteste l'utopie animaliste qui défend une communauté morale très restrictive qui perd l'humain en voulant défendre l'animal. C'est une troisième utopie qui a les

faveurs de Francis Wolff. Dans la tradition d'un humanisme élargi, il défend la thèse de l'humain animal politique, montrant que la question qui compte n'est pas « que sommes-nous ? », mais « d'où sommes-nous ? », nous les humains d'un seul et même monde. Il plaide alors en faveur d'une hospitalité universelle déployée en un cosmopolitisme sans frontières. Cette utopie cosmopolitique n'est pas compassionnelle, mais juridique, et politique dans le droit d'asile. L'ouvrage, tonique et incisif, est étrangement silencieux sur l'utopie de l'écologisme. Pourquoi ?

■ Jean-Philippe Pierron

Emmanuel Falque

Le livre de l'expérience

D'Anselme de Cantorbéry à Bernard de Clairvaux. Cerf, « Essais », 2017, 464 pages, 29 €.

■ Reprenant « le livre de l'expérience » constitué par les grands médiévaux, Emmanuel Falque mobilise tous les horizons concernés : ceux dans lesquels les textes ont été produits, ceux des auteurs classiques et ceux de la phénoménologie contemporaine. Jamais la moindre facilité mais toujours une joie, un souffle, qui saisissent le lecteur et le mettent devant l'évidence qu'il est en train de lire des pages importantes. Le philosophe relit d'abord Anselme de Cantorbéry à partir de l'expérience vive de la montagne,

de la liturgie et d'une érudition décapante : il n'y avait que deux cent cinquante volumes dans la bibliothèque du Bec ; Anselme n'a jamais lu Denys mais les sources païennes (Cicéron, Boèce) lui sont présentes. Sous cet éclairage, la dialectique serrée entre croire et comprendre prend une vigueur et une rigueur nouvelles, tout comme celle du don et de la dette. À leur tour, sont lus Hugues et Richard de Saint-Victor, pour lesquels toute réalité s'offre à une lecture, non pas tant des textes mais du monde : la parole et la pensée sont des gestes. Ici, la dialectique de l'amour trouve son point culminant dans l'affirmation que deux ne peuvent s'aimer que par la médiation d'un tiers. Falque examine enfin l'apport d'Aelred de Rievaulx et de Bernard de Clairvaux, grâce auxquels l'affect (le fait de se sentir vivre) devient central, permettant un amour sans mode, capable d'aimer en l'ennemi la possibilité qu'un jour, il aime Dieu. Liberté qui n'est ni libre arbitre, ni décision, mais pure ouverture, acquiescement au don absolu de la Grâce qui précède tout. Décidément, un grand livre.

■ Alain Cugno

Luc Brisson

Platon

Cerf, « Qui es-tu ? », 2017, 304 pages, 15 €.

■ Instruire son lecteur par une approche qui ne soit pas que théo-

rique, mais qui le fasse accéder, à partir d'un langage simple, à la profondeur philosophique, tel est le propos de l'auteur. Il montre en Platon, dans le contexte tragique de la mort de Socrate, d'une cité vaincue et déchirée par la guerre civile, non pas le défenseur d'un système mais « l'écrivain qui inventa la philosophie ». D'une façon toute socratique, chacun des dix-neuf chapitres lance une question sur un thème qu'il va falloir éclaircir. Celle-ci peut relever du simple fait historique : « Platon fut-il vendu comme esclave ? », ou jaillir de la lecture des textes : « Platon fut-il le fossoyeur des sophistes ? », ou encore mener au plus dense de la pensée – les formes (« Existe-t-il des valeurs universelles et immuables ? ») ou l'âme (« Principe de mouvement et hôte provisoire d'un corps ? »), etc. La méthode, elle, ne change pas : elle consiste à remonter des textes à ce qu'ils permettent de dire sur la base de la connaissance de l'Histoire. Elle permet un discernement critique, qui dénonce les légendes qui ont couru sur Platon et met en valeur l'aspect proprement révolutionnaire, à son époque, de sa pensée. Non que toutes les solutions qu'elle donne soient acceptables, mais elles font apparaître « la présence incontournable de problèmes insurmontables » : la philosophie s'invente. Et l'auteur prolonge la tâche pédagogique de Socrate et de Platon, éducateurs grâce au charme, à la sobriété et à la rigueur de son livre.

■ Chantal Amiot

**Georges Didi-Huberman
et Niki Giannari**

Passer, quoi qu'il en coûte

Minuit, 2017, 104 pages,
11 illustrations, 11,50 €.

■ En hébreu, « j'habite » s'écrit selon une graphie identique à « je suis étranger ». *Les suppliantes* d'Eschyle sont accueillies à Argos selon la loi de l'hospitalité. Tous les chemins de l'Évangile, de Nazareth à Emmaüs, mènent à l'homme « étranger ». Renversant par son souffle spirituel, ce livre de *laissez-passer* s'ouvre sur une lettre bouleversante de l'écrivaine grecque Niki Giannari, tirée du film de Maria Kourkouta, sur la vie des réfugiés au camp d'Idoméni (Grèce). Ce témoignage « po-éthique » est suivi d'un commentaire très substantiel du philosophe Georges Didi-Huberman, une *méditation* d'un genre inhabituel ! La confusion paranoïaque de qui voit dans son voisin un ennemi et, dans l'étranger, le danger est le signe d'une société qui perd sa capacité de civilisation. L'hostilité envers les « spectres qui hantent l'Europe » et leur culture n'est qu'un refus des *humanités*. Depuis toujours, l'*Homo sapiens* doit sa survie à son génie d'*Homo migrans*. À la politique mortifère de la clôture xénophobe, l'auteur de *Peuples en larmes, peuples en armes* (Minuit, 2016), oppose une « éthique du passant » : tabou dans notre tourisme consumériste de l'instant présent, le « migrant »

rallume, dans la mémoire collective, notre inquiétante étrangeté de mortel. Il est le « revenant » de tout notre refoulé, notre porte-à-faux de fragile passant « réfugié » sur cette terre et donc *l'enfant prodigue* que nous devons accueillir.

■ Yves Leclair

Timothy Snyder

De la tyrannie

Vingt leçons du XX^e siècle.
Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Pierre-Emmanuel Dauzat.
Gallimard, « Hors-série
Connaissance », 2017,
112 pages, 9,50 €.

■ En vingt leçons, courtes et ciblées, auxquelles s'ajoute un épilogue, ce petit livre renouvelle bien des analyses. Chaque leçon commence par quelques lignes où s'affirme une thèse, une proposition, comme « croire à la vérité », « affermir sa vie privée » ou « défendre les institutions », suivie d'un commentaire de deux à cinq pages. Les propos sont forts. Ils tournent autour des règles du vivre-ensemble, de la démocratie qui semble menacée par la montée du populisme. Pour l'auteur, par exemple, « la post-vérité n'est autre qu'un préfascisme ». La démocratie n'est pas un acquis, contrairement à ce qu'on pensait dans les années 1950. Les populismes naissent de multiples côtés. Un retour fréquent aux suites de la Deuxième Guerre mondiale illustre ces propos. Ces pages observent comment la tyrannie

commence par l'élimination des oppositions, par le repli sur soi, la fin de la résistance, l'émergence des groupes paramilitaires et la passivité de l'intelligence. Beaucoup de ces descriptions s'appliquent aujourd'hui, notamment sur le langage et le rapport à la vérité. « Chacun de nous a donc sa part de responsabilité dans le sentiment de vérité de l'opinion. » Et l'auteur d'appuyer les journalistes qui font un travail de vérification pour dire la vérité. Ces invitations, à la limite de la vie privée et de la vie publique, sont les moyens de construire une vraie démocratie et d'en prévenir les dérives. Le lecteur n'a plus qu'à se mettre au travail.

■ Pierre de Charentenay

Thierry de Montbrial

Vivre le temps des troubles

Albin Michel, 2017, 176 pages, 15 €.

■ L'Humanité peut-elle résister au progrès ? Thierry de Montbrial répond plutôt par l'affirmative, mais à condition de faire preuve d'une grande sagesse. Longtemps professeur à l'École polytechnique, le président de l'Institut français des relations internationales (Ifri) montre, dans cet ouvrage synthétique, combien les percées de la science et les révolutions technologiques changent le rapport au corps, au temps et au monde, bousculent les sociétés et menacent les équilibres écono-

miques et écologiques. Ces transformations font vaciller les points de repère traditionnels, ouvrent des champs d'expérimentation vertigineux et génèrent de nouvelles utopies. Les évolutions se déroulent à un rythme accéléré et imposent aux individus, aux communautés et aux États d'énormes facultés d'adaptation. Partout, la tentation du repli ou du conflit menace. Dépeignant ces processus que rien ne semble pouvoir maîtriser, Montbrial résiste pourtant à l'effroi que pourrait entraîner une forme extrême de lucidité. Dans un registre parfois proche de la méditation, il affirme que l'homme peut rester maître de son destin, notamment en cultivant son âme et sa conscience et le lien à la transcendance qui fait partie de sa condition. Et il propose des principes qui pourraient conduire à une gouvernance clairvoyante de la planète. Alors qu'un choc de titans opposant les États-Unis à la Chine semble se préparer pour le XXI^e siècle, cet analyste soucieux de réalisme recommande ainsi de développer un système international à partir de puissances moyennes qui s'affirmeront sur chacun des continents. Celles-ci seront susceptibles de défendre une conception du droit qui régule les rapports de puissance. Dans cette perspective, l'Union européenne a, selon lui, un rôle presque prophétique à jouer.

■ Jean-Christophe Ploquin

Danilo Martucelli

La condition sociale moderne

L'avenir d'une inquiétude. Gallimard, « Folio – essais », n° 629, 2017, 768 pages, 11,90 €.

Jean-Claude Barbier et Marielle Poussou-Plesse (dir.)

Protection sociale : le savant et la politique

La découverte – RT6, « Recherches », 2017, 300 pages, 23 €.

■ La chute du mur de Berlin, le Consensus de Washington ratifiant l'emprise du libéralisme économique, la révolution des technologies de l'information et de la communication enfin ont profondément modifié la vie en commun. La condition sociale moderne n'est plus celle que Hannah Arendt avait configurée, et l'urgence des refondations envahit les projets de réforme. La vigilance de la sociologie s'en trouve très affectée, car la cartographie des problèmes évolue très vite. Danilo Martucelli comme Jean-Claude Barbier, Marielle Poussou-Plesse et leurs collègues spécialistes des politiques sociales sont de ceux qui ne redoutent pas ce défi. Le premier a mené une série d'entretiens avec des acteurs, consommateurs et victimes, issus de milieux sociaux et professionnels divers. Il a écouté leurs expériences du quotidien et les a analysées au vu de ce qui fait sens dans notre présent : l'élargissement des libertés, la difficile question de l'égalité, l'appréhension des changements qui affectent l'ac-

tion, et beaucoup d'autres tensions. Ce sont des dynamiques dont la sociologie doit s'attacher à dégager les lignes. Les développements de cet audacieux essai ouvrent à des débats essentiels pour le devenir de notre vie en commun. Les thèmes dont traite l'autre ouvrage, plus ciblés, concernent des problèmes de protection sociale et leurs réaménagements incessants. Les diverses solutions proposées pour les prendre en charge témoignent de notre condition sociale moderne et de ses inquiétudes: il faut tenter de résoudre la difficile équation entre liberté, égalité et justice. Les auteurs soulignent les conflits d'expertise (économistes, journalistes, sociologues) qui se rapportent à l'évaluation de ces problèmes dans un contexte instable. En prenant divers exemples – le logement, l'hôpital public, la drogue, etc. –, ils donnent à comprendre l'importance d'une approche scientifique capable d'éviter les illusions de comparaisons hâtives, de causalités douteuses: une approche qui a le souci de la complexité du social.

■ Pascale Gruson

Muhammad Yunus

Vers une économie à trois zéros

*Zéro pauvreté. Zéro chômage.
Zéro émission carbone.* JC Lattès,
2017, 400 pages, 21,50 €.

■ Prix Nobel de la paix (2006), fondateur de la célèbre Grameen Bank (littéralement « banque vil-

lageoise ») au Bangladesh en 1976, Muhammad Yunus apporte ici son soutien moral au développement patent d'une économie respectueuse à la fois des hommes et de l'écologie. Il a commencé modestement par le microcrédit, pour découvrir ensuite les capacités des plus pauvres à créer, dans certaines conditions, leur propre emploi dans un climat de confiance. Nous sommes aux antipodes de l'anthropologie morale affichée par les maîtres actuels de l'économie et de l'égoïsme calculateur qui la soutient. Le présent ouvrage reflète l'expérience de l'auteur en reprenant ces thèmes dans l'ordre inverse: le *Social Business*, qui essaime aujourd'hui dans tous les pays du monde, repose sur des entreprises rentables mais qui réinvestissent entièrement leur surplus; l'*entrepreneuriat personnel* transforme les demandeurs d'emploi en créateurs d'emploi; la *finance* est recentrée sur son cœur de métier, l'investissement productif. Ce « partisan résolu du libre-échange » est au fond vaincu de l'altruisme de l'être humain et de sa capacité d'initiative, dans un environnement institutionnel adapté. C'est pourquoi il dénonce les distorsions créées par certaines subventions publiques (notamment celles des États-Unis à ses producteurs de maïs pour la fabrication de l'éthanol); il est également conscient de l'effet des modes de consommation – notamment carnée – sur l'environnement écologique. Le lecteur regrette cependant que ce plaidoyer fasse l'impasse sur les dérives possibles – et déjà avérées – du micro-

crédit, ainsi que sur l'articulation nécessaire entre l'économie sociale préconisée par Yunus et l'économie politique.

■ Étienne Perrot

Baptiste Monsaingeon

Homo detritus

Critique de la société du déchet.
Seuil, « Anthropocène », 2017,
288 pages, 19 €.

■ Ce livre du sociologue Baptiste Monsaingeon présente un large panorama du rapport à la production et au traitement des déchets. Loin d'être aussi ancienne qu'on pourrait le penser, la question de la prise en charge des déchets est née au XIX^e siècle dans les villes, avec l'organisation de leur collecte et de leur traitement. De la figure du préfet Eugène Poubelle à Paris dans les années 1880 à la multiplication exponentielle des déchets au XX^e siècle et l'émergence de la militance « zéro déchet », l'ouvrage fait naître beaucoup d'interrogations sur ce que pourraient être une production et un traitement socialement responsables des déchets. Si l'ouvrage est vraiment intéressant par les horizons qu'il ouvre au lecteur, la thèse finale, critique envers une vision trop technique de la gestion des déchets, dans la figure de l'écocitoyen et la mise en exergue de la figure des chiffonniers ou des « *freigans* » qui vivent des déchets comme une économie du don et de la gratuité, aurait mérité plus d'analyses et d'approfondissements. On peut

douter que les chiffonniers puissent être davantage qu'une réponse très partielle (et problématique aussi du point de vue de la justice sociale) à la production océanique de déchets dans nos sociétés contemporaines.

■ Éric Charmetant

QUESTIONS RELIGIEUSES

Donald Ervin Knuth

3,16

Bible en lumière. Traduit de l'anglais (États-Unis) par Denis Serre. Préface de Michel Quesnel. Bayard, 2017, 268 pages, 26,90 €.

■ Entrer dans la Bible en commentant uniquement le seizième verset du chapitre trois de chaque livre biblique, voilà pour le moins une approche insolite ! Telle a été l'idée de son informaticien d'auteur, Donald Knuth, frappé qu'il était par la difficulté de donner à lire la Bible en entier : trop de passages austères ou durs d'accès. Pourquoi ce choix apparemment arbitraire ? La réponse est simple : son amour pour ce verset dans l'évangile de Jean : « Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son fils unique afin que quiconque croit en lui ne se perde pas, mais obtienne la vie éternelle. » Une objection surgit immédiatement : que faire pour les livres qui n'ont pas trois chapitres – certaines lettres par exemple – ou pour les troisièmes chapitres qui n'ont pas de seizième verset ? Eh bien, l'auteur bricole en expliquant comment ! Pour chaque verset, l'auteur donne une traduction per-

sonnelle, un commentaire vivant et bref, une calligraphie originale réalisée par l'artiste allemand Hermann Zapf et une brève introduction au livre en question : cela fait ainsi cinquante-neuf sections de quatre pages environ. L'ensemble représente ainsi une originale introduction à l'ensemble de la Bible, qu'il a utilisée en animant un groupe biblique dans les années 1980 (l'ouvrage en langue originale date de 1991). Le commentaire s'inscrit dans le protestantisme américain (il ne commente pas les deutérocanoniques) et certaines affirmations exégétiques – comme l'usage du mot « Jéhovah » à certains endroits – ou théologiques peuvent être discutées. Mais l'ouvrage pourra intéresser un jeune adulte ou un adolescent d'esprit scientifique et curieux, sans compter les innombrables mathématiciens fascinés par la Bible!

■ Marc Rastoin

Viviane de Montalembert

Des morts et des vivants

La Bible et la question du mal.
Cerf, « Études bibliques »,
2017, 384 pages, 24 €.

■ Viviane de Montalembert contextualise d'abord la question du mal par tout ce qui s'est joué autour du procès de Duch, le tortionnaire khmer rouge, jugé en 2009. Deux mondes se dégagent de sa réflexion : celui où l'autre que soi n'existe pas parce que l'humain reste seul ;

celui où l'altérité est reconnue. La lecture comparée de Genèse 2 et 3 en sort renouvelée : si, en Genèse 2, la *chair* est perçue comme la substance de la relation qui unit les partenaires ; dans Genèse 3, une bête mène la danse, Dieu est absent et l'homme reste muet. Deux figures de l'humain en découlent, l'une qui procède de l'*union*, l'autre du *mourir*. Dans la foulée, Genèse 4 délimite deux mondes qui ne laissent place qu'à deux attitudes possibles : la bienveillance (celle d'Abel, le *vivant*) ou l'hostilité (celle de Caïn, le *mort*). Ces deux mondes apparemment irréductibles, selon une vision répercutée également dans le cycle de Joseph, sont pourtant conciliables dans l'espérance. Une remarquable synthèse du mal radical chez Emmanuel Kant et de la banalité du mal chez Hannah Arendt montre comment Dieu dans la Bible se tient du côté du *vivant* pour lui permettre d'échapper au pouvoir de la *mort*, et pour autoriser le *mort* à devenir un jour un *vivant*. Les parties suivantes relisent d'abord dans cette perspective l'histoire de Noé et du Déluge, et les psaumes (selon l'exégèse augustinienne), puis le Nouveau Testament. La symbolique du serpent et ses interprétations dans le livre de la Sagesse, et jusque dans l'Apocalypse, n'imposerait-elle pas de faire droit aussi à une extériorité et même à une transcendance du mal dans le sens du « mystère d'iniquité » ? Que tout soit une question de relation entre les corps et dans la chair laisse émerger l'altérité non seulement du partenaire, mais de Celui qui fonde la relation entre les

libertés si souvent dominées par une force du mal qui les dépasse.

■ Yves Simoens

Laure Blanchon

Voici les noces de l'Agneau

Quand l'incarnation passe par les pauvres. Préface d'Étienne Grieu. Lessius, « Donner raison », n° 61, 2017, 496 pages, 39,50 €.

■ L'auteure explicite en introduction les choix herméneutiques et théologiques qui fondent une réflexion dogmatique « pour renouveler la manière de dire » l'Incarnation, à l'aide d'un itinéraire pluridisciplinaire. Elle fait entrer en « résonance » des récits bibliques, quarante-trois témoignages de contemporains en situation de grande pauvreté, des discours théologiques (en particulier Jürgen Moltmann et Joseph Moingt) et philosophiques (Paul Ricœur). Dans ce dialogue à plusieurs voix, la parole des uns précède celle des autres, dans un ordre différent selon les chapitres, en fonction de l'étape de l'élaboration théologique. Ce tressage est nécessaire pour que la théologie de l'Incarnation soit elle-même incarnée dans des histoires humaines, avec leurs méandres et tissus de relations, « et non pas dans l'abstrait »; le devenir-humain et le devenir-humain de Dieu sont à penser analogiquement. À la lecture du premier témoignage de Bigna, le lecteur comprend que l'auteure a pris le long temps d'une

écoute patiente et réelle qui a creusé en elle « un espace évidé » qui la prépare à la « résonance » avec le texte biblique, détenteur d'une autorité à nulle autre pareille, et avec la Tradition. Chemin faisant, se déploie ainsi une théologie de l'Incarnation « qui passe par les pauvres » parce que le Dieu de l'alliance s'est fait pauvre, s'est lié à eux. L'Incarnation traverse de part en part toute l'histoire du Salut et éloigne donc de toute tentation docète. Le croisement par les récits contemporains a permis de le vérifier, tout en montrant la portée existentielle de la théologie quand elle se met à l'écoute de ceux qui n'ont pas suffisamment d'interlocuteurs; ils ont pourtant des mots utiles au théologien pour penser et parler en dialogue.

■ Christophe Pichon

Marie-Anne Vannier (dir.)

Renouveau patristique et œcuménisme

Beauchesne, « Actualité des Pères de l'Église », 2017, 176 pages, 29 €.

■ Une actualité en acte – celle des auteurs chrétiens anciens, les « Pères de l'Église » – est à la fois étudiée et incarnée par l'ouvrage réunissant les actes de deux colloques récents. Marie-Anne Vannier pose en introduction une question qui mérite en effet discussion : « Le renouveau actuel des études patristiques, source ou fruit de l'œcuménisme ? » Les

contributions de Rémi Gounelle sur les apocryphes, d'Alfons Fürst et de Lorenzo Perrone sur Origène, d'Agnès Bastit sur Fortunatien, de Gérard Nauroy sur Ambroise, d'Ugo Zanetti sur les Pères du désert, de Jacques Elfassi sur les études isidorienne, de Pablo Argarate sur le renouveau des études patristiques en Roumanie, en Hongrie et en Autriche, d'Antoine Lambrechts sur Thomas à Kempis y répondent chacune à sa manière, de même que celle, accompagnant l'icône reproduite en couverture, de Leonid Aleksandrovitch Ouspensky. Les Pères, voix de la Tradition et de l'Église indivise, sont de fait une référence privilégiée et commune pour l'œcuménisme, avec lequel les études patristiques entretiennent souvent un rapport de mutuelle fécondation. Or, s'il est vrai que la connaissance des Pères a aujourd'hui franchi un seuil et que nous sommes à une « époque charnière », comment en faire profiter l'œcuménisme tant que les mentalités ne changent pas elles aussi ? Alors qu'entre l'orthodoxie et l'Occident, à travers les diverses manières d'envisager les Pères, restent trop souvent d'actualité l'indifférence, l'ignorance ou une franche divergence, les mots de l'archevêque Job de Telmessos et des pères Michel van Parys et Alexandre Sinia-kov méritent particulièrement d'être entendus. Comme l'écrit van Parys, « le débat contradictoire fait partie de l'héritage des Pères ».

■ Guillaume Bady

**Pierre Gisel
et Jean-Marc Tétaz (dir.)**

Revisiter la Réforme

Olivétan, 2017, 200 pages, 18 €.

■ Que signifie se rapporter de manière vive à une tradition ? Jusqu'où la Réforme permet-elle de penser ce qu'implique de réformer une religion ? Refusant délibérément l'apologétique, c'est à ce questionnement fondamental que tentent de répondre les différents essais de cet ouvrage collectif. Pour ce faire, les auteurs privilégient trois fronts problématiques. En premier lieu, « Les Réformateurs face au judaïsme » expose, distingue et évalue le rapport complexe et compliqué de Luther et de Calvin à l'égard du peuple juif. Marc Faessler montre notamment qu'à la différence de Luther, Calvin « ne combat pas les juifs » mais « *débat* avec la pensée juive ». C'est pourquoi, il est possible d'aller avec lui plus loin dans le dialogue judéo-chrétien. « Le protestantisme, religion de la liberté ? » revisite ensuite philosophiquement, politiquement et historiquement le « mythe de l'apport privilégié du protestantisme à la définition des libertés modernes ». Là, difficile de sortir de l'ambiguïté. D'une part, l'historiographie romantique diffère de l'interprétation réactionnaire quant aux effets politiques de la Réforme. D'autre part, d'une rive à l'autre du Rhin, on ne s'accorde pas sur le point de départ de la modernité. « Dieu caché et Dieu révélé », enfin, propose une relecture programmatique de ce théologoumène délaissé. Marc

Vial défend la pertinence théologique et spirituelle du Dieu caché, là où Jean-Marc Tétaz plaide pour en reconnaître la présence dans la culture et dans les autres religions. À cette approche critique, Pierre Gisel, enfin, ajoute l'esquisse en sept points d'une méthode explicitant la question : « Qu'est-ce que réformer une religion ? » Engagés, instruits et vigoureux, ces essais donnent à penser.

■ Aurore Dumont

Constance Arminjon-Hachem

Les droits de l'Homme dans l'islam shi'ite

Confluences et lignes de partage.

Cerf, « Islam – Nouvelles approches », 2017, 400 pages, 30 €.

■ Ce livre imposant est le fruit d'un séminaire à l'École pratique de hautes études (EPHE). Il développe et approfondit, semble-t-il, un précédent ouvrage : *Chiisme et État. Les clercs à l'épreuve de la modernité* (CNRS, 2013). L'auteure cherche à répondre à quelques questions cruciales, engageant l'islam dans son rapport à la modernité ; à titre d'exemple : « Qu'en est-il du droit islamique et des droits de l'Homme ? », « La loi révélée et le droit naturel sont-ils conciliables ? » Trois pays – Liban, Irak et surtout Iran – en constituent le laboratoire privilégié dans le monde shi'ite contemporain. Trois parties articulent les sept chapitres de cet ouvrage réservé, notons-le, à des

spécialistes : « I. Modernisation du droit et débats doctrinaux » ; « II. Concilier deux traditions juridiques ? Les réponses des juristes » ; « III. Redéfinir les fondements des droits de l'Homme : approches philosophiques et théologiques ». Une table des matières, abondamment développée et pédagogique, permet au lecteur non spécialiste de l'islam shi'ite de s'y retrouver ; et épargne de ce fait la consultation des nombreux ouvrages ici présentés, résumés et soigneusement argumentés de juristes shi'ites : il constitue ainsi, en effet, un panorama inédit et passionnant d'une mutation profonde de la pensée islamique contemporaine. Un glossaire élémentaire des principaux termes persans utilisés (et souvent non traduits) eût été bienvenu.

■ Alain Feuvrier

**Marie-Laure Janssens
avec Mikael Corre**

Le silence de la Vierge

*Abus spirituels, dérives sectaires :
une ancienne religieuse témoigne.*
Bayard, 2017, 260 pages, 18,90 €.

■ L'auteure passa onze ans dans la communauté des Sœurs contemplatives de Saint-Jean, fondée à l'initiative du père dominicain Marie-Dominique Philippe, et dissoute en 2008 par le cardinal Philippe Barbarin. Elle décrit ce que fut sa vie depuis son entrée au postulat, en s'aidant de ses souvenirs, de sa correspondance et de

quelques notes prises à l'époque. Le récit est sobre, dépourvu de ressentiment. Sœur Marie-Laure tente de comprendre ce qui l'a attirée vers cette communauté, les relations engagées et ce qui l'a progressivement aidée à percevoir les mécanismes pervers. Une quête de radicalité la poussait vers une expression chrétienne qui se voulait sans compromis avec le « monde », sans avoir conscience que cela la rendait complètement dépendante de personnes à qui elle remettait sa liberté. Un dis-

cours d'apparence spirituelle lui enjoignait d'abandonner tout jugement propre. Le mécanisme psychologique n'est pas compliqué à analyser. Ce qui rend difficile la prise de conscience est la référence permanente à un registre « sacré » (« Esprit saint », « démon ») qui parasite toute saine compréhension. Ce témoignage est profondément salutaire s'il peut aider au discernement : les dérives sectaires éclairent par contraste ce que peut être une vie religieuse authentique.

■ François Euvé



Retrouvez les recensions sur www.revue-etudes.com
Chaque mois, des idées de lectures à partager et à commenter.

Pour rester encore dans l'actualité éditoriale, retrouvez aussi sur le site de la revue (en recherchant par le titre de l'ouvrage) :

- Pierre Bourdieu, *Anthropologie économique*, par Étienne Perrot
- Thierry Dancourt, *Jeux de dame*, par Christophe Henning
- Jean-Marc Falcombello, *Le Bouddha est-il vert ?*, par François Euvé
- Françoise Héritier, *Au gré des jours*, par Colette Nys-Mazure
- Thomas Labbé, *Les catastrophes naturelles au Moyen Âge*, par Philippe Lécivain
- Olivier Landron, *Le cardinal Marty*, par Christophe Henning
- Bruno Latour, *Où atterrir ?*, par Sylvie Koller
- Léonora Miano, *Marianne et le garçon noir*, par Véronique Petetin
- Arne Næss, *Une écosophie pour la vie*, par Éric Charmetant
- Paul Yonnet, *Zone de mort*, par Franck Delorme

AU SOMMAIRE DU PROCHAIN NUMÉRO :

- Les États-Unis, un an après l'élection de Donald Trump
- La laïcité en France
- Judaïsme et universalisme